

La demeure de Mayya

Al-Risala, 29 janvier 1934

Ô demeure de Mayya, sur les hauteurs, puis sur le versant — elle est déserte, et sur elle a longtemps pesé l'âge écoulé.

Je m'y suis arrêté au crépuscule, sans l'interroger, car elle n'avait plus la force de répondre, et nul n'habitait plus la demeure.

La demeure de Mayya n'était pas sur les hauteurs, puis sur le versant ; elle se trouvait, en vérité, dans la cour d'al-Azhar, auprès des deux niches de prière, l'ancienne et la nouvelle — là où le mouvement ne cessait jamais, ni le jour ni la nuit, et où résonnait cette étrange rumeur qui ne s'interrompait qu'aux heures de la prière collective. J'ai souvent songé à elle, et me suis interrogé sur ces parties innombrables, ces particules sans nombre, qui en composaient la substance même et en formaient le tempérament, et qui en faisaient un tout unique où nulle différence ne se laissait voir, nulle discordance ne se laissait sentir — et pourtant, dès qu'on la décomposait, on y découvrait une diversité sans limite, une discordance sans fin : j'entendais les voix de certains parlant des biens de ce monde et de ses divertissements, et les voix d'autres parlant des soucis sérieux de la vie et de ses douleurs ; certains évoquant Dieu, d'autres étudiant le savoir, d'autres récitant le Coran, d'autres lisant tout ce qui leur passait par l'esprit, et ce qui ne vous passerait jamais par le vôtre, d'autres se lançant dans toute sorte de propos, ceux que vous imaginez et ceux que vous n'imaginerez jamais. Et de toutes ces voix se nouait un seul son — puissant, immense, profond, violent, uni — qui emplissait tout l'espace d'al-Azhar depuis l'instant où l'on y entrait jusqu'à celui où l'on en sortait, qui emplissait l'espace d'al-Azhar quelle que fût la porte par laquelle on était entré, quelle que fût celle par laquelle on était sorti, qui emplissait tous les recoins et tous les détours d'al-Azhar, malgré tous les coudes, tous les tournants et tous les replis qui s'y trouvaient.

Oui — dans cette demeure qui n'était jamais vide, ni le jour ni la nuit, qui ne s'apaisait jamais, ni l'hiver ni l'été, qui ne ressentait jamais le besoin de vivre, car elle était elle-même toute vie ; une vie aussi vigoureuse, aussi pleine de mouvement et d'énergie productive, que la vie puisse jamais l'être. Dans cette demeure je me suis arrêté, comme s'arrêta jadis al-Nabigha à la demeure de Mayya — sauf que je ne m'y suis pas arrêté au crépuscule, mais après la prière du soir ; et c'est ainsi

que j'ai compris cette manière de la poésie des anciens, ou plutôt, devrais-je dire, que je l'ai ressentie ; car combien de fois comprenons-nous la poésie, ancienne ou moderne, sans jamais la ressentir comme la ressentaient ceux qui l'ont composée, sans jamais en être émus comme en sont émus les poètes eux-mêmes.

Et al-Azhar était devenu comme la demeure de Mayya : vidé après avoir été peuplé, immobile après avoir été agité, trop las pour répondre quand on lui posait une question ; et al-Azhar, comme la demeure de Mayya, avait vu peser sur lui un long âge, et s'éloigner de lui un long temps. Plus long, en vérité, avait été cet âge que celui qui pesait sur la demeure de Mayya ; car je ne crois pas que ce temps dont parlait al-Nabigha, et qui avait tant pesé sur la demeure de Mayya, fût jamais aussi démesurément long, presque millénaire, que ce temps dont je parle à présent lorsque je parle d'al-Azhar — ce même temps dont j'avais parlé en m'adressant à al-Azhar, voici deux semaines. Long, aussi, avait été l'intervalle entre al-Azhar et moi : je ne me souviens pas y être entré depuis une dizaine d'années et davantage, ni y avoir erré depuis plus de vingt ans ; mais j'avais toujours porté en moi une image vivante d'al-Azhar, vigoureuse, pleine de mouvement, immensément active, admirable par sa rumeur, rétive à toute analyse.

Je m'étais mis en route vers al-Azhar voici deux semaines, le cœur battant de bonheur, de joie et de nostalgie pour cette image qui m'avait accompagné un quart de siècle, qui avait voyagé avec moi à travers toutes les contrées de la terre, qui avait affronté avec moi toutes les couleurs de l'adversité sans jamais s'affaiblir, sans jamais pâlir, sans jamais s'amenuiser — et je me dirigeais avec elle vers son origine véritable, dans la cour d'al-Azhar, auprès des deux niches, afin qu'elle pût puiser force dans sa force, et vie dans sa vie. Mais lorsque j'atteignis la demeure — puissé-je ne l'avoir jamais atteinte ! — je regardai, et trouvai l'image plus forte que l'original ; je trouvai l'al-Azhar que je portais dans mon cœur bien plus plein de mouvement, bien plus vigoureux, bien plus vivant que l'al-Azhar qui se dressait là, dans ce quartier du Caire.

Mes compagnons dirent — tous, comme moi, fils d'al-Azhar, dont la fréquentation s'était éloignée, et la séparation prolongée — :

« Et qu'est-ce qui nous empêche de clore le Ramadan par une brève visite à al-Azhar, pour y raviver l'ancien temps et évoquer les jours de notre jeunesse ? »

Je dis :

« J'en suis, pour ma part, très désireux, et j'y aspire vivement. »

Et nous nous rendîmes à al-Azhar, nous attendant à y retrouver cette image que nous chérissions, à y entendre cette rumeur que nous connaissions, à nous y mêler tout entiers, à nous y fondre entièrement, et à nous y tenir, comme nous le faisions aux jours de notre jeunesse, dans des moments pleins d'un sérieux fécond, et d'autres où la plaisanterie se mêlait à l'affection et à la tendresse. Nous imaginions circuler entre ces cercles dispersés dans ses recoins, écouter tel cheikh récitant le hadith ou l'exégèse, ou racontant les histoires des prédicateurs, charmés par sa voix, sa diction, sa compréhension et son art de faire comprendre, au point de l'admirer et de lui sourire ; puis de passer à tel autre cheikh, dont la voix, ou la diction, ou quelque tic coutumier, ou quelque erreur de compréhension, ou quelque absurdité dans sa manière d'expliquer, nous ferait rire, si bien que nous nous détournerions de lui en riant et en plaisantant — jusqu'à ce que, rassasiés de tout cela, nous sortions, nous étant retrouvés nous-mêmes, heureux d'avoir retrouvé ces jours doux-amers.

Voilà ce que nous attendions tous ; mais lorsque nous entrâmes dans al-Azhar, nous ne rencontrâmes que désolation, ne ressentîmes que silence ; nous ne connûmes rien ni personne, et rien ni personne ne nous connut. Nous n'étions guère que des fantômes ou des ombres, traversant un lieu vide et désolé, sans vie et sans habitants ; et je témoigne que nous fûmes accueillis par les serviteurs d'al-Azhar, souriants, empressés envers nous, s'affairant devant nous et autour de nous, comme si nous étions un groupe de touristes n'ayant nulle connaissance d'al-Azhar ni nulle familiarité avec ses recoins secrets — nous guidant, nous indiquant le chemin, et nous ménageant dans la conversation.

Malheur à vous ! Je connais al-Azhar mieux que vous, et je suis plus versé dans ses repères ; nous ne sommes pas venus pour recevoir de vous cette douceur, et nous aurions bien préféré que vous nous accueillissiez comme vos aînés nous accueillaient jadis, avec cette rudesse que nos âmes aimaient, quand bien même nous en aurions affiché l'aversion. Où est al-Jabalawi, et les hommes d'al-Jabalawi ? Où sont ces bâtons qu'ils avaient coutume de brandir, dont le bruit était si léger, et pourtant si effrayant ? Où est al-Ghurab, et les jours d'al-Ghurab ? Où est Ridwan, et la troupe de Ridwan ? Où est al-Jundi, et les hommes d'al-Jundi ? Où sont-ils tous, et où est cette majesté qui les entourait tous, que nous dédaignions et qui nous pesait, et que nous évoquons à présent avec des soupirs qui emportent nos âmes mêmes !

Je ne sais qui nous reconnut, et se hâta de porter nos noms à un homme généreux parmi messieurs les inspecteurs. Et me voilà errant avec mon compagnon dans al-Azhar, lui me parlant et moi lui parlant, de cette voix douce et étouffée que nous adoptons quand l'un de nous se retrouve seul avec l'autre, comme si nous étions dans quelque demeure privée, ou dans quelque église où le chuchotement sied — non point dans al-Azhar, qui n'a jamais aimé que la voix haute et le parler élevé. Et rien ne nous surprit tant que le passage du monsieur lui-même, s'avançant vers nous le visage radieux, la bouche souriante, les traits détendus, nous saluant du salut de l'homme généreux, nous invitant à être ses hôtes, et insistant pour que nous montions avec lui là où se récitait le Coran et se servait le thé.

Et nous aurions voulu, si nous l'avions pu, demeurer seuls avec ces colonnes dressées, pour y renouveler notre vieille connaissance, leur confier le souvenir de ces jours, leur demander quels événements les avaient frappées, quelles vicissitudes s'étaient abattues sur elles depuis que nous les avions quittées, et gagner d'elles ce silence plus éloquent que la parole, plus profond dans son effet sur les âmes. Mais le cheikh nous avait conviés, et il n'y avait d'autre choix que de répondre ; nous allâmes donc avec le cheikh où il voulut, et montâmes avec lui dans l'une de ces chambres dont nous gardions le souvenir depuis nos jeunes années, chambres dont le seul souvenir emplissait nos cœurs de crainte respectueuse et de vénération, de crainte sacrée et d'admiration. Dans ces chambres résidaient jadis le Cheikh d'al-Azhar et le Mufti du pays ; dans ces chambres se géraient les affaires d'al-Azhar et se réglaient les questions des savants et des étudiants ; et autour de ces chambres volait toute une foule de récits et de légendes sur la vie des cheikhs, leurs propos et leurs actes. Ces récits nous parvenaient, et nous en étions émerveillés, et nous en souriions, et nous y cherchions la leçon, l'enseignement et la plaisanterie ; et nous emportions ces récits jusque dans nos villages de province, pour les conter à nos pères et à nos frères, qui s'en émerveillaient à leur tour, tenaient leurs héros en grande estime, et les gardaient comme un trésor pour leurs veillées, au lever du jour ou à la tombée du soir.

Nous montâmes avec le cheikh vers ces chambres, lui demandant ce qui était advenu d'al-Azhar, et d'où venait ce silence ; mais le cheikh était silencieux comme al-Azhar, incapable de fournir la moindre réponse. Puis nous parvînmes, avec le cheikh, jusqu'à un groupe de ses compagnons, nobles comme lui, qui nous accueillirent avec bonté et nous saluèrent

chaleureusement, comme l'avait fait le cheikh ; et nous leur demandâmes, à eux aussi, ce qui était advenu d'al-Azhar, et d'où venait ce silence — et les voilà silencieux comme al-Azhar, silencieux comme le cheikh, incapables eux aussi de fournir la moindre réponse.

Puis on fit circuler parmi nous les tasses de thé, puis nous furent récités les versets de Dieu, d'une voix douce et d'un accent charmant, dans une lecture correcte, droite, pure, qui atteignait le fond des cœurs. Mais qui était donc ce récitant ? D'où venait-il ? Quel était son aspect, et quel son costume ? C'était un homme coiffé d'un tarbouche, vêtu d'un habit tout autre que celui d'al-Azhar ; car il n'était pas homme d'al-Azhar, mais l'un des ouvriers des pavillons. Dieu soit béni ! Un homme étranger à al-Azhar récitant le Coran parmi les gens d'al-Azhar ! Voilà qui est bon, très bon même, mais étrange, une chose que nous n'aurions jamais pu imaginer rencontrer en nos jours d'antan.

Et nous aurions aimé la rencontrer maintenant, al-Azhar peuplé, grouillant de monde, les voix des cheikhs s'élevant dans la récitation du Coran ; mais al-Azhar demeurerait immobile et silencieux, et cette noble assemblée de savants prédicateurs n'avait fait qu'écouter, en silence attentif, la récitation du Coran sacré sortant d'une tête coiffée d'un tarbouche. Voilà qui est bon, sans nul doute ; mais cette image demeure étrange à nos âmes, et sa place dans nos cœurs demeure incertaine et troublante ; encore que l'on puisse dire que les cheikhs sont conservateurs, et que nous-mêmes sommes hommes de renouveau.

Puis nous prîmes congé, attristés et désespérés ; nous étions venus visiter al-Azhar, et n'avions point vu al-Azhar — nous n'en avions vu que les ruines, et n'avions pu supporter d'y demeurer longtemps.

Je dis à mes compagnons :

« Mais qu'est-ce donc que ce silence, et comment al-Azhar y est-il parvenu ? Lequel d'entre vous aurait pu croire qu'une voix si puissante serait condamnée, en un seul jour ou en une seule nuit, à ce silence affreux et épouvantable ? »

Mes compagnons dirent :

« Tu oublies qu'al-Azhar, jadis mosquée, est devenu une université ; et tu oublies qu'une université, si elle veille le jour, dort la nuit ; et tu oublies qu'une université obéit à un règlement qui détermine sa part de mouvement et sa part d'activité. Souviens-toi de tout cela, et souviens-toi

aussi que tu te trompes gravement si tu crois le renouveau réservé à l'université et à ses gens ; le renouveau est un pouvoir bien plus puissant, bien plus actif, bien plus étendu que tu ne le penses. Vois comme il est parvenu jusqu'à al-Azhar, et lui a appris que la parole appartient au jour et le silence à la nuit — quand jadis la parole d'al-Azhar ne s'interrompait ni le jour ni la nuit. »

Je dis à mes compagnons :

« Malheur au renouveau, s'il en est venu à réduire al-Azhar à cet état ! Combien j'aurais préféré qu'al-Azhar demeurât une mosquée, et qu'il ne fût jamais métamorphosé en université ! »